

Épicure ou les plaisirs de la sagesse

Épicure et la philosophie

Parmi les philosophes de l'Antiquité, Épicure a souvent été considéré comme « celui par qui le scandale arrive ». Certes, bien des traits de sa doctrine rapprochent celle-ci des autres systèmes, tout particulièrement le stoïcisme, qui ont vu le jour après la mort d'Aristote et marqueront la période dite « hellénistique » : division tripartite de la philosophie en physique, logique et éthique ; insistance sur le but pratique individuel de la philosophie et sur la figure du sage ; redéfinition du rapport de la philosophie à la politique – pour ne mentionner que le plus évident. Cependant les écoles rivales considéreront bien souvent comme insupportables et provocateurs la radicalité de son matérialisme atomiste qui refuse toute finalité et toute providence, sa théologie « indifférentiste », qui nie toute implication des dieux dans les affaires humaines, ou encore son hédonisme, qui fait du plaisir le seul but de notre existence et le seul critère d'évaluation de nos actions. Épicure, dira Gassendi, a été le philosophe le plus calomnié de l'Antiquité.

Peu de philosophes ont été aussi loin qu'Épicure dans l'assimilation de la philosophie à un art de vivre : « Nous sommes nés une seule fois, et il n'est pas possible de naître deux fois ; ne plus être dure nécessairement l'éternité ; mais toi, parce que tu n'es pas maître de ton lendemain, tu diffères ta joie ; or la vie est ruinée

par l'attente et chacun, parmi nous, meurt dans l'affairement¹ ». Cette urgence s'exprime dans la manière d'articuler les parties de la philosophie. (1) S'il importe en effet avant tout de bien vivre, tout le reste doit être subordonné à ce but pratique et c'est l'éthique qui commandera l'ensemble en déterminant le souverain bien et les règles pratiques permettant d'en jouir. Pour cela, il faut d'abord délivrer l'âme humaine des troubles qui la séparent de ce bonheur parfait, ce qui fait de la philosophie une sorte de médecine, une thérapie de l'âme. De manière propre à faire scandale, Épicure juge qu'abstraction faite de ce but, la philosophie comme simple connaissance n'est rien : « Si nous n'étions en rien tourmentés par les inquiétudes que suscite en nous le monde céleste et par celles que nous avons à propos de la mort – comme si elle devait jamais être quelque chose pour nous –, et encore par notre absence de réflexion sur les limites des douleurs et des désirs, nous n'aurions pas besoin en outre de l'étude de la nature² ». (2) Si l'éthique a la primauté, il faut cependant commencer par la physique. La conquête du bonheur exige en effet une connaissance certaine aussi bien de la nature en général que de celle du monde et de notre propre nature. Par exemple, pour s'affranchir de la peur de la mort, qui est un des obstacles principaux au bonheur, il faut être absolument certain que cette dernière n'est qu'un néant, c'est-à-dire que l'âme périt avec le corps. Si la nature constitue le fondement absolu de tout ce qui est, son explication conditionne évidemment l'ensemble de l'édifice : « Il n'est pas possible, on le sait, de se libérer du sentiment de crainte à l'égard des questions les plus capitales si, loin d'avoir une connaissance véritable de la

-
1. *Sentence vaticane* 14, trad. D. Delattre, J. Delattre-Biencourt, J. Kany-Turpin, *Les Épicuriens*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2010.
 2. *Maxime capitale* XI, id.

nature du Tout en son entier, on s'inquiète pour soi-même de ce que racontent les mythes. De la sorte, il n'est pas possible, sans l'étude de la nature, de goûter les plaisirs purs¹ ».

Pour Lucrèce, son disciple romain, l'enseignement d'Épicure apparaît de fait fondateur dans chacune des parties de la philosophie. En physique, le maître a réussi à plonger son regard dans l'imperceptible (les atomes), clé de la compréhension de la nature ; pour ce qui est de la connaissance, qui relève pour les épicuriens de la discipline appelée « canonique », il a su démêler ce qui appartient en propre aux sensations, source de certitude, des opinions, qui interprètent celles-ci de manière souvent trompeuse ; il a, enfin, défini la fin de toutes nos actions comme étant le plaisir, seul et unique garant du bonheur. Le tout constitue une science absolument certaine (*vera ratio*, « la vraie doctrine », dit Lucrèce).

L'étude de la nature : la physique et ses principes

Ce qu'énonce cette physique, inspirée de celle de Démocrite, quant au fond ultime des choses peut se résumer ainsi : des particules matérielles imperceptibles et indestructibles en nombre infini, les atomes, se meuvent perpétuellement dans un vide infini, produisant par leurs chocs aléatoires la totalité de ce qui existe. Lucrèce chante la gloire de son maître, qui, en pénétrant cette réalité imperceptible, a donné les clés de la compréhension de la nature. Car ni l'atome ni le vide ne sont directement donnés à la connaissance : ils se dérobent aux sens et ne sont l'objet d'aucune intuition pour la pensée. Celle-ci doit donc s'acheminer jusqu'à

1. Épicure, *Maxime capitale* XII.

eux, établir leur nécessaire existence, par le biais d'un raisonnement méthodique qui se développe en quelques propositions fondamentales¹.

Les éléments

Les deux premières, de même « rang épistémologique », énoncent que (1) « rien ne naît de ce qui n'est pas » ; (2) « rien ne se dissout dans le non-être » Elles doivent elles-mêmes être démontrées. Pour le faire, Épicure fait appel à une sorte d'argument par l'absurde : rien ne naît du non-être « car alors toute chose viendrait de tout, sans qu'il soit en supplément besoin d'aucune semence ». La proposition (p) est considérée comme établie du fait des conséquences inacceptables de sa contradictoire (non p), « toutes choses naissent du non-être ». Conformément au principe fondamental de la théorie épicurienne de la connaissance, c'est la sensation qui fait foi, en attestant l'irrecevabilité d'une telle conséquence. De même pour (2) : « Et si ce qui disparaît se détruisait dans le non-être, toutes les réalités se seraient anéanties, n'ayant rien en quoi se dissoudre ». L'évidente existence du monde donnée par l'expérience confirme le principe en infirmant sa négation.

Ces démonstrations précisent le sens des énoncés. La nature, *physis*, est puissance de génération, or celle-ci n'est jamais absolue, elle obéit à des conditions observables qui révèlent elles-mêmes la nécessaire permanence d'un substrat matériel. Sont ainsi établies les bases d'une théorie de la conservation de la matière. Il y a de l'indestructible dans les êtres destructibles, un substrat stable, permanent, de tout le donné engendré et périssable, que Lucrèce nommera *materies*, « matière ». La troisième proposition précise

1. *Lettre à Hérodote* 38-45.

en quel sens on doit parler de conservation : (3) « le tout a toujours été tel qu'il est maintenant, et il sera toujours tel ». Un changement du tout est en effet inconcevable, car il faudrait admettre un extérieur, un impossible « dehors » de ce tout qui, par définition, n'en comporte pas. À ce stade du raisonnement, l'énoncé est forcément très général, et renvoie par conséquent à la constitution du tout présentée dans la proposition qui suit : ce qui est immuable, c'est l'existence exclusive des corps et du vide, au sens où, de ceux-ci, rien ne peut être ajouté ou retranché¹.

On connaît en effet désormais les conditions que doivent remplir les principes ou constituants de la nature proprement dits : rendre compte à eux seuls de l'ensemble des processus liés à la génération et à la destruction de ce qui est, sans être eux-mêmes affectés par ces changements. Ce qu'attestent directement les sens, principalement ici le toucher, (4) c'est qu'il y a des corps, d'où vient que l'être est en son fond corporel. En revanche, qu'il y ait aussi du vide, une « nature intangible », les sens ne sauraient en témoigner, ne pouvant être affectés par ce qui n'agit ni ne pâtit. Mais cette vérité s'impose cependant à la raison, car Épicure, rejetant implicitement les arguments d'Aristote, considère qu'un monde plein rendrait impossible le mouvement². En affirmant que le vide « est » en quelque manière, comme un corrélat obligé de l'existence des corps, Épicure entend dénouer de manière originale l'aporie parméniéenne du non-être.

-
1. Voir Long-Sedley, *Les philosophes hellénistiques*, Garnier-Flammarion, 2001, vol. 1, p. 65.
 2. *Hrdt.* 40. Comparer avec Aristote, *Physique*, VI, 7, 214 a 29-32. Voir le commentaire d'E. Asmis sur l'origine de l'argument épicurien dans *Epicurus'scientific Method*, Ithaca/London, 1984, p. 240-52.

Cet énoncé doit être doublement complété. D'abord, par une clause d'exhaustivité ou de clôture ontologique : (5) « En dehors de ces choses, on ne peut rien concevoir, ni par appréhension, ni par analogie avec ce qui peut être appréhendé, de ce que l'on tient pour des natures complètes. » Cela signifie, au plan épistémologique, que les corps (et plus précisément leurs composants élémentaires) d'une part, le vide d'autre part, rendent raison, de manière non seulement nécessaire, mais suffisante, de la nature des choses. Sa démonstration repose sur l'impossibilité de concevoir un troisième être substantiel, ni la sensation, ni l'inférence conduite à partir d'elle ne permettant d'en former le concept. Au cœur de l'analyse, un « opérateur » conceptuel essentiel, l'idée de limite, établit l'interpénétration et, simultanément, la limitation réciproque du vide et des corps.

Second complément : une typologie susceptible de rendre compte sans reste de l'ensemble des propriétés des corps constatées par la sensation¹. (6) Tout ce qui n'est pas corps est par conséquent attribuable aux corps, selon deux modes : il s'agit soit de propriétés substantielles (*sumbêbékota*), qui ne peuvent être détachées des corps sans mettre en cause leur intégrité et leur existence même (poids de la pierre, chaleur du feu, tangibilité des corps en général) ; soit d'accidents (*sumptômata*), qui n'affectent pas leur être substantiel (esclavage, pauvreté et richesse, liberté, guerre, concorde, « dont le va-et-vient laisse la nature intacte », sont les exemples donnés par Lucrèce). Par là, le matérialisme d'Épicure prétend (a) fixer le statut des « incorporels », qui se trouvent donc caractérisés comme effets des agencements matériels ; (b) élaborer une conception du temps, qui n'est pas un accident puisqu'il n'est pas directement

1. *Hrdt.*, 40 ; 68-73 et Lucrèce, I, 445-82.

objet de sensation, mais est inséparable de la perception de ces accidents, ce qui le fera qualifier d'«accident des accidents» par Épicure, selon un témoignage célèbre de Démétrios Lacon¹. Le temps, par conséquent, ne possède pas plus de réalité en soi que les événements auxquels il est inhérent. La physique établit une dissymétrie ontologique entre espace et temps, le premier seul participant de la réalité par soi, la réalité matérielle. En ajoutant l'éternité aux déterminations fondamentales des atomes, l'indestructibilité et l'indivisibilité, la théorie confirmera que les structures temporelles dérivent seulement d'une nature en elle-même intemporelle, alors que les propriétés spatiales, extension, grandeur, figure, touchent directement à l'être substantiel.

La thèse atomiste proprement dite peut maintenant être établie, à partir de la distinction entre deux types de corps : (7) « parmi les corps, les uns sont des composés et les autres ce dont les composés sont faits ». On peut ainsi identifier la «corporéité» des corps eux-mêmes, en la faisant correspondre aux éléments ultimes qui les constituent : « or ceux-ci sont insécables et immuables – si du moins, au lieu que tout se détruit dans le non-être, l'on veut que ce qui est ferme subsiste lors de la dissolution des composés – parce qu'ils ont une nature pleine et ne peuvent être dissous en aucune partie ni d'aucune manière. Par conséquent, les principes insécables sont nécessairement les natures des corps. » Il existe bien des « corps premiers » indestructibles (*atomos* : « insécable »), dont la somme infinie constitue le véritable principe matériel de la nature en regard du vide, son corrélatif.

L'indestructibilité de la matière repose ainsi sur l'existence d'éléments compacts absolument solides et susceptibles de se

1. Sextus Empiricus, *Adversus Mathematicos*, X, 219-227.

combiner d'un très grand nombre de façons. Une telle équation matière = corps s'oppose directement à l'analyse aristotélicienne qui faisait de la matière un relatif et un indéterminé. Une philosophie matérialiste doit conquérir son propre concept adéquat de la matière, dont les propriétés seront analysées à partir de la distinction cruciale entre ce qui caractérise l'atome d'une part, les composés d'autre part. (a) En tant que constituants ultimes du tout de l'être, accessibles seulement à une inspection de l'esprit, atomes et vide, tout en s'impliquant mutuellement, se limitent l'un l'autre à l'infini et doivent être rigoureusement distingués. (b) Les composés, en revanche, qui constituent la réalité offerte aux sens, ont toujours le caractère d'un mixte : l'air dans lequel nous baignons n'est pas plus vide que le diamant n'est absolument compact. Par suite, on ne retiendra dans l'atome que trois propriétés communes avec les corps sensibles : la figure, le volume et le poids.

Le premier moment de cette affirmation matérialiste, qui ne va pas sans une certaine équivoque, dans la mesure où le vide, principe de la nature, ne peut pas être dit pour autant « élément » et encore moins élément matériel, s'achève par la position de l'infini.

Comme l'immutabilité, en effet, l'illimité est enveloppé dans l'idée même du tout : (8) « Mais, de plus, le tout est illimité. En effet, ce qui est limité a une extrémité ; or l'extrémité s'observe à côté de quelque chose d'autre. Par conséquent, n'ayant pas d'extrémité, il n'a pas de limite ; et, n'ayant pas de limite, il sera illimité et non pas limité ». Le raisonnement joue sur le concept empirique d'extrémité ou de « bord », *akron*, qui implique le contact entre deux surfaces ou deux volumes, et conduit à celui de limite¹. Lucrèce explicitera de manière saisissante la portée

1. Cf. Lucrèce, *DRN*, I, 998-1001.